

Le valet ajoutait même qu'il croyait que M. d'Horbigny avait eu un moment l'intention de se tuer, qu'il avait cru remarquer les plus sinistres préparatifs, mais qu'à la suite d'une lettre qu'un homme inconnu avait apportée à l'hôtel, le vieux seigneur avait changé de résolution.

Ce fut le lendemain qu'il se maria.

—Et sa femme était jolie ?

—Charmante.

—Et il a eu des enfants ?

—Une petite fille.

Un sourire railleur éclaira la physionomie expressive de l'étudiant.

—Enfin ! dit-il, vous connaissez l'axiome de droit : *ille pater est...*

Fouché haussa les épaules :

—Vous n'avez jamais connu le marquis d'Horbigny ! dit-il. Sans quoi vous ne parleriez pas ainsi.

—Enfin, monsieur Fouché, depuis votre mystérieuse entretiens avec lui, je vous le demande encore, vous ne l'avez jamais revu ?

—Jamais. Seulement tous les mois à la même date, anniversaire du jour où j'avais reçu le dépôt précieux, je recevais une lettre qui contenait simplement la formule du serment que j'avais prêté. J'avais compté déjà vingt-trois lettres. Le vingt-quatrième mois, je ne reçus rien, mais j'appris que le marquis était mort et que sa jeune femme demeurait à Nantes avec sa petite fille âgée seulement de quelques mois.

—Alors, vous avez ouvert la lettre qu'il vous avait confiée ? demanda Brune avec un intérêt croissant.

Fouché ne répondit pas. La berline venait d'atteindre un endroit de la route où se trouvait un carrefour.

Un bouquet de bois se dressait à droite, tandis qu'à gauche, de vastes prairies s'étendaient à perte de vue.

Fouché remit encore les rênes à Brune et, ainsi qu'il avait fait une fois déjà, il s'élança à terre.

Ce fut avec la même minutieuse attention qu'il inspecta la route, cherchant évidemment à démêler dans la poussière du chemin des traces ou des indications auxquelles il devait attacher une grande importance.

Les voyageurs de l'intérieur dormaient profondément. Les fatigues de la nuit précédente et les émotions des accidents du matin, expliquaient suffisamment ce sommeil réparateur.

Seuls, Fouché et Brune ne dormaient pas. L'étudiant regardait l'oratorien, s'efforçant, mais en vain, de comprendre la manœuvre singulière à laquelle il se livrait.

Fouché, après avoir fait signe à Brune de maintenir la voiture immobile, avait examiné attentivement le sol des quatre routes qui se croisaient à l'endroit où stationnait la berline.

Puis, revenant près des chevaux dont les naseaux fumant et le poil humide attestaient la fatigue, il prit dans la poche de son habit un carton plié en forme de livre et l'ouvrit dans toute sa grandeur.

C'était une carte routière de la province. Fouché promena son doigt sur les lignes tracées, et réfléchissant un peu :

—Cette route, murmura-t-il en désignant celle de droite, conduit à Saint-Mesme; celle de gauche, mène à Richarville et celle qui nous fait face aboutit à Corbreuse. C'est là notre plus court, mais c'est là aussi évidemment qu'est le danger. Faut-il la suivre ? faut-il faire un détour ?

Fouché replia sa carte et la remit dans sa poche.

—Continuer vers Corbreuse serait évidemment plus adroit, reprit-il.

Puis, s'approchant des chevaux, il les examina tous deux.

—Bah ! fit-il ensuite. Ils n'ont fait encore que trois lieues, ils sont vigoureux. En les forçant un peu, ils en feront bien huit avant la nuit, et de cette façon nous éviterons....

—Eh bien ? demanda Brune en voyant Fouché faire un geste comme s'il arrêtait un parti violent dans sa tête. Sommes-nous donc égarés ?

—Non ! non ! nous allons continuer et gagner Corbreuse ! répondit l'oratorien en reprenant sa place.

La voiture se remit en marche. Le pays était absolument désert et la chaleur excessive.

—Vous disiez donc, reprit Brune avec une impatience décelant l'intérêt que lui avait inspiré le récit de Fouché, que le marquis d'Horbigny mort, vous aviez ouvert la lettre mystérieuse ?

—Oui, répondit Fouché, et voici ce qu'elle contenait.

XVII.—*La lettre.*

—Mais, dit Fouché en changeant de ton, il faut avant que je continue, et pour éviter toute confusion dans votre esprit, que je vous dise en peu de mots quelle était la situation de la marquise d'Horbigny.

Et l'oratorien, entrant aussitôt dans de minutieux détails, raconta ce que le lecteur sait déjà, s'il veut se rappeler la conversation ayant eu lieu à Versailles entre Fouché et le comte de Sommes.

Il expliqua comme quoi le marquis, par un testament bizarre, avait laissé en usufruit à sa veuve, plus jeune que lui de plus de cinquante ans, ses deux cent mille livres de re-

venu : usufruit dont la jouissance devait expirer alors que Berthe, la fille de la marquise, aurait atteint ses quinze ans accomplis.

La marquise d'Horbigny ne devait plus avoir à cette époque que vingt mille livres de rente. De plus, si Berthe venait à mourir avant d'être arrivée à l'âge fixé, la fortune entière passait sur la tête de la fille aînée du frère du marquis, le comte d'Adore.

—On se perdait en conjectures, continua Fouché, sur les raisons qui avaient dicté ces dispositions extraordinaires et placé la veuve dans une situation toujours inquiétante. Il y avait surtout dans le dernier article quelque chose qui semblait établir une pénible défiance à l'égard de la jeune mère.

Enfin, comme toute la fortune provenait du marquis, il avait le droit d'en disposer à sa volonté et le testament n'était nullement attaquant.

A cette époque, tout ce que je vous ai raconté de l'histoire de Mlle de Morandes m'était absolument inconnu. J'ignorais même qu'il existât en France une famille de ce nom.

Le jour où j'appris la mort de M. d'Horbigny, je n'étais pas à Nantes ; j'étais en voyage et je venais d'arriver à Quimper. La lettre d'un ami qui m'annonçait cette nouvelle, me parlait en même temps des dispositions singulières du testament.

Suivant la recommandation du vieux marquis, son précieux dépôt ne m'avait point quitté un seul instant. J'avais juré de ne pas m'en séparer et j'avais tenu ma promesse.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que je saisis le papier et que je portai la main sur les larges cachets qui scellaient l'enveloppe. Le curiosité se mélangeait en moi à un autre sentiment que je ne pouvais analyser.

Bref je rompis les cachets et j'ouvris la feuille couverte d'écriture.

—Que contenait-elle ? demanda Brune avec inquiétude.

Fouché prit un portefeuille dans la poche de son habit, l'ouvrit et en tira un papier jauni par le temps.

—Voici cette lettre signée du marquis d'Horbigny et écrite toute entière de sa main, dit-il. Elle ne m'a pas encore quitté, car je n'ai pas encore accompli la mission qu'elle indique. Lisez vous-même.

Brune prit la missive d'une main que l'émotion rendait tremblante et lut à haute voix :

« Moi, Jules-Olivier-Gaston Déroin, marquis d'Horbigny, âgé de septante et quatre ans, mais fort bien portant de corps et parfaitement sain d'esprit, ai remis à M. Joseph Fouché, fils du sieur Fouché, armateur à Nantes, le présent écrit afin qu'il en fasse usage en temps et lieu, si besoin est.

« Cet écrit, dont la dernière partie est tracée en forme de dispositions testamentaires, anéantirait de droit toutes les précédentes dispositions prises par moi, par la raison que leur étant postérieure, il est l'expression suprême de mes dernières volontés.

« Je laisse au sieur Joseph Fouché, que j'institue l'exécuteur de ces volontés dernières, la faculté de décider lui-même et d'après sa propre intelligence, s'il y a opportunité ou non à agir.

« Voici dans tous les cas ce qu'il doit faire immédiatement, dès l'instant où il aura reçu la nouvelle de ma mort.

« M. Joseph Fouché se rendra à Gouesnou, petite ville située au-dessus de Brest sur la route de Saint-Pol. Là, il s'informera de la demeure du docteur Harmant.

« Ce médecin, dont la spécialité est de traiter les cas de folie, possède un petit établissement où il recueille les malheureux privés de la raison.

« Fouché demandera au docteur à voir une femme malade enfermée chez lui depuis plus de vingt ans et que l'on ne connaît que sous le nom de Laure.

« Si cette femme est toujours folle, si sa folie est réellement incurable, Fouché cessera sur-le-champ toute démarche. Il brûlera ce papier, et une donation de cinq cents louis, que je joins à cet écrit, le dédommagera de son voyage inutile et du temps perdu qu'il y aura consacré.

« Si au contraire, cette femme est guérie ou est en voie de guérison, il lui dira qu'il vient la trouver en mon nom et lui fera voir le signe que je trace au bas de ce papier. Dès lors, elle n'aura aucun secret pour lui et ce qu'elle lui dira, dictera la conduite à suivre.

« Dans le cas de guérison complète, mais dans ce cas seulement, j'annule toutes les dispositions prises antérieurement par moi et je lègue toute ma fortune à Mlle Laure de Morandes.

—Laure de Morandes ! répéta Brune en regardant Fouché. Celle dont vous venez de me raconter la tragique histoire ?

—Elle-même, répondit l'oratorien.

—Était-ce donc elle qui était folle ?

—Oui.

—Et vous l'avez vue ?

—Aussitôt après avoir pris connaissance de cet écrit, je quittai Quimper, je gagnai Brest, et je me rendis à Gouesnou. Je trouvai facilement la demeure du médecin et je me présentai à lui.

Je ne vous raconterai pas en détail, continua Fouché, ma première entrevue avec la folle. Je me bornerai à vous dire que la pauvre femme, grâce aux soins du bon docteur, en

était arrivée à posséder de loin en loin des lucres de raison et que la guérison même, sans être complète, était cependant en bonne voie.

Le médecin désirait une crise qu'il espérait être salutaire. Il pense que ma présence et ce que je pourrais dire à la malade amèneraient cette crise et il ne se trompa pas. La vue surtout du signe mystérieux, tracé par le marquis, causa une émotion extrême à la malheureuse femme, et cette émotion, loin de lui être fatale, amena, avec des larmes abondantes, un état de calme dont le docteur tira le meilleur augure.

Je demeurai trois semaines à Gouesnou. Durant ces trois semaines, Mlle de Morandes, car c'était elle auprès de laquelle je me trouvais, n'eut plus que quelques crises qui, une fois passées, laissaient dans l'état de la malade un mieux sensible.

Ce fut pendant ce temps que le docteur, parfaitement au courant de la triste histoire de sa pensionnaire, me la confia dans tous ses détails, me recommandant de ne jamais faire en sa présence aucune allusion au passé.

Une crise provoquée de cette façon, me dit-il, serait terrible et entraînerait une rechute dont la guérison serait probablement impossible.

Seulement Laure avait-elle été la complice de Noël ou était-elle la victime d'une machination horrible ? Voilà ce que le docteur n'avait jamais pu apprendre et ce que Laure qui, au commencement de sa folie, parlait sans cesse de la scène du jardin, n'avait pas elle-même éclairci.

Les souvenirs de la folle paraissaient s'arrêter là où j'ai moi-même arrêté mon récit d'après celui du docteur.

Le médecin ajouta à ces explications que, sept ou huit années plus tôt, il avait cru déjà Laure parfaitement guérie. La raison lui était revenue. Elle avait écrit à cette époque plusieurs lettres, elle avait entretenu, durant un mois, une active correspondance, puis un homme âgé était venu la voir. Cet homme était demeuré quelques jours près d'elle et il avait déclaré qu'il voulait l'amener avec lui, mais au moment du départ, Laure, sans cause apparente, avait été frappée tout à coup d'un subit accès et sa raison s'était de nouveau égarée.

Le visiteur qu'au portait que m'en fit le docteur, je devinais être le marquis d'Horbigny, était reparti paraissant en proie à une désolation profonde.

Depuis ce temps jusqu'à celui de mon arrivée à Gouesnou, personne n'était venu voir la malade. Sa pension était régulièrement et largement payée au médecin chaque année par une main inconnue. Tantôt c'était un paysan, tantôt un valet, tantôt un moine qui apportait à Gouesnou une bourse remplie d'or, et le docteur n'avait jamais pu obtenir le moindre renseignement d'aucun des porteurs.

J'étais le docteur avec une attention profonde, ne pouvant éclaircir moi-même les points obscurs qui existaient dans ses différents récits et me demandant en vain quel devait être le rôle que le marquis d'Horbigny m'avait destiné dans cette bizarre aventure.

Enfin, au bout de six semaines, le médecin, après avoir examiné scrupuleusement l'état de la malade, me déclara qu'il la croyait entièrement guérie.

Mlle de Morandes, avec laquelle je causais chaque jour, et qui chaque fois me demandait à relire la lettre du marquis, accueillit la déclaration du médecin en personne, ayant une parfaite conscience de ce qu'elle entendait.

—Eh bien ! monsieur Fouché, me dit-elle d'une voix douce, puisque je n'ai plus besoin des soins du bon docteur, il faut partir. Voulez-vous commander une voiture et des chevaux ? Demain nous serons à Brest.

Je m'empressai d'obéir, et nous mîmes presque aussitôt en route.

Mlle de Morandes avait avec moi les manières les plus affectueuses et les plus douces.

—Je dois reconnaître, me dit-elle, la confiance absolue que M. d'Horbigny avait en vous, en vous faisant dépositaire de tous mes secrets. D'ailleurs, j'aurai besoin de vous sans doute pour faire exécuter les dernières volontés du marquis, et rentrer en possession de la fortune, non pas qu'il me lègue, mais qu'il me restitue.

—Quoi ! lui dis-je, cette fortune était à vous ?

—Oui, répondit-elle. Je n'avais fait que la confier au marquis d'Horbigny.

—Mais cependant il en a disposé comme étant la sienne.

—Parce qu'il pouvait douter que je revinsse à la raison.

—Mais sa fille....

—Sa fille ! s'écria Mlle de Morandes. Il n'en a pas.

—Quoi ! cet enfant....

—N'est pas le sien ! Il ne l'ignorait pas.

—Eh bien ! après ? fit Brune en voyant Fouché s'arrêter encore.

—Ce clocher dont j'aperçois l'extrémité au-dessus des arbres, répondit l'oratorien, doit être celui de Corbreuse. Ici nous devons redoubler d'attention !

Brune s'était retourné et interrogeait la route parcourue.

—Depuis Bouterville, dit-il, on ne nous a plus suivis.

—Non, répondit Fouché ; mais on nous a précédés.

—Comment ? fit Brune avec étonnement. La route a toujours été déserte devant nous.

On arrivait à une montée assez rude. Fouché, sans répondre à l'étudiant, arrêta les chevaux et mit pied à terre. Brune l'imita.

—Pouvons-nous descendre ? demanda Angereau en ouvrant la portière, car les voyageurs venaient enfin de s'éveiller.

—Oui, répondit Fouché. Montez la côte à pied si bon vous semble.

Les voyageurs sautèrent sur la route. Fouché pria Jean de veiller sur les chevaux, puis entraînant Brune, il devança la voiture.

—Voyez, dit-il en indiquant du bout du manche du fouet, qu'il avait gardé à la main des traces visibles sur la poussière, du chemin, voyez ces pas ; ce sont ceux d'un cheval lancé au trot, et ce trot est régulier, toujours le même. L'allure ne change pas. Ces traces sont fraîches, et depuis Bouterville elles précèdent notre voiture. Le cheval qui a laissé sur la route l'empreinte de ses sabots, est une bête de race : le pas est petit et ferme, quoique léger.

Il est monté par un cavalier habile, car il n'a fait aucune faute. Ce cavalier n'était pas un promeneur ; les traces sont trop régulières. Le cheval ne traînait aucune voiture, sans quoi nous verrions le sillon des roues, et la route est nette.

A chaque bouquet d'arbres le cheval s'est arrêté. Sans doute le cavalier s'est caché pour épier ; les pincements l'attestent. Tenez ! voici des arbres, regardez !

A continuer.



TERRITOIRES DU NORD-OUEST.

A partir du 15me jour de Juin prochain, le transport des Emigrants sera fait aux taux suivants :

DE TORONTO AU FORT WILLIAM.

Les adultes, \$5 ; enfants au-dessous de 12 ans, à moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel, francs de port. Bagage extra, 35 centins par 100 lbs.

DU FORT WILLIAM AU FORT GARRY.

Les Emigrants, \$25—enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel, francs de port. Bagage extra, \$1.50 par 100 lbs. (On ne transportera aucuns chevaux, bêtes à cornes, ni voitures, non plus que des instruments d'agriculture trop pesants.)

MODE DE TRANSPORT.

Les 96 milles, de Toronto à Collingwood, par le chemin de fer.

Les 532 milles, de Collingwood au Fort William, par le Steamer.

Les 45 milles, du Fort William au Lac Shebandowan, par les wagons.

Les 310 milles de navigation interrompue, du Lac Shebandowan à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois, par les bateaux découverts.

Les 95 milles, de l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois au Fort Garry, par les charrettes ou wagons.

Le Département fournira des cabanes et des tentes pour l'usage des Emigrants aux divers portages entre le Fort William et le Fort Garry. Les passagers devront se munir de provisions ; cependant, ils pourront s'en procurer au prix coûtant, au Lac Shebandowan, au Fort Frances, et à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

F. BRAUN,
Secrétaire.

DEPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS,
Ottawa, 1er avril 1871. 3-15d

WORCESTER, MASS.

On a besoin d'un instructeur de bande, Canadien-français. Il lui sera payé \$25 par mois pour deux leçons par semaine. L'appliquant devra être sobre, honnête et bon musicien. Il devra en outre être apte à jouer le premier cornet.

Ecrivez de suite à

A. T. LAMOUREUX,
box 639

WORCESTER, MASS.

Avril 8, 1871 2-14-6

G. T. DORION,

HORLOGER ET BIJOUTIER,

86, Rue St. Laurent,

MONTRÉAL.

2-12z

CHAPEAUX, CHAPEAUX, CHAPEAUX, Coin des rues McGill et Notre-Dame. On vient de recevoir un Grand Assortiment de Chapeaux de Soie, de Laine et de Foutre, que l'on vendra à dix pour cent meilleur marché que n'importe quel autre établissement à Montréal.

I. LEVY,
Coin des rues Notre-Dame et McGill.
Enseigne du Chapeau d'Or.

2-12c

Avis aux Carrossiers et Selliers.

RUBENSTEIN ET FRÈRES,

ETABLIS EN 1864

Plaqueurs en Argent et Cuivre,

Et Manufacturiers de

GARNITURES de VOITURES et de TARNAIS,
537, RUE CRAIG, MONTRÉAL.

On plaque avec soin les Voitures et les Sleighs, Les Numéros des Portes et des Bancs d'Eglise, les Boutons des Sonnettes, les Boutons des Portes, les Poignées des Portes, les Complets, etc. Placage—Electro et Porure, etc.—Tout Ouvrage est garanti.

2-12c